Tant qu'il y aura des chaises rouges au bord du fleuve

À Notre-Dame-du- Portage, déjà notre peau sent le salé.

Pour une deuxième année, sept jours, les chaises rouges.
S'assoir devant le fleuve.
Ne rien faire, ne rien dire.
Juste regarder. Et écouter. Et humer.

Le ciel gris au début, l'arc-en-ciel en signe d'accueil.
Les vagues bercent, la tendresse s'installe.
Parfois, plus agitées, elles envahissent la plage et dispersent ses secrets.

Côté maison, comme en camping. Plaisir reconnu.
Côté fleuve, comme en vacances. Plaisir partagé.

Un banc sur la
plage, comme un
titre de roman.
Qui invite
à la romance.
Le temps de raconter
mes amours, mes
amitiés, ma vie
d'aînée, de retraitée.

Un banc pour
espérer revenir
encore souvent.
Marcher sur les
rochers, malgré le
genou faiblard.

Chaque jour s'assoir, rêver, lire.
Des phrases de Jean-Guy Paquin qui racontent la Petite-Nation des siècles passés, celle des Algonquins, celle des bûcherons, celle des Papineau. La mienne quand j'avais six ans dans la baie de l'Ours.

Des phrases de Virginie de Champlain sur la Gaspésie :
« Les vagues jusqu'au plus creux. Un ressac de nausée. L'air salin comme une ligne de coke. »

Le phare tout près.
Fascination pour les phares, leur histoire, le vécu des gardiens, le drame des marins naufragés.
Souvenirs de romans:
Les déferlantes de Claudie Gallay, *Le grand marin* de Catherine Poulain, *Saint-Laurent, mon amour* de Monique Durand.
La série télévisuelle française *Entre terre et mer.*
La chanson L*a valse de l'Île aux Coudres* de André Breton.

Écrire un peu, mais du banal, du quotidien, du dehors, du vu.
Des enfants, des jeux, des kayaks, des oiseaux.

Pas encore le dedans. Peut-être jamais. Peut-être plus jamais écrire le dedans. Le garder pour moi. Le lancer dans la mer comme une roche qui fera des bonds avant de sombrer.
Ou au retour, peut-être quand elle ne sera plus sous mes yeux, quand la forêt me cachera le ciel et mes humeurs.

Le Saint-Laurent, cet amour loin de mon Outaouais.
Loin de mon corps, près de mon cœur.
Il a cette force le fleuve, la force du vent comme celle du calme, celle du silence au coucher de soleil. Qui peut soulever les colères comme les tempêtes, mais certains soirs, apporter la paix tranquille et le silence salutaire.
À mon fleuve, je lui ai dit mes secrets de l'année.
Mes trop-pleins, mes trop vides.
Un jour, quelqu'un jettera mes cendres dans le Saint-Laurent. Ou dans la Petite-Nation pour qu'elles descendent jusqu'à la mer.
Mais pas demain.

Tant qu'il y aura des
chaises rouges
au bord du fleuve,
je reviendrai